

APOLOGIE
DU POËME
DE M. DE V***

Sur la Bataille de FONTENOY.

Premiere Edition conforme à la ſeconde.

A Fontenoy, 1745.

APOLOGIE

DU POEME DE M. DE V***

SUR LA BATAILLE DE FONTENOY.

JE ne comprens pas, Monſieur, pourquoi le Public s'eſt ſi cruellement déchainé contre votre Poëme ſur la Bataille de Fontenoy ; il faut abſoſolument qu'un eſprit de vertige ſe ſoit répandu ſur toute la ſurface de la Terre, il faudroit ſe faire violence pour penſer que la choſe pût être autrement. Je plains le Français d'avoir oublié que vous avez éclairé la Patrie de la lumiere la plus brillante de la Poëſie. Il a refuſé de reconnaître dans ce dernier ouvrage le même feu de genie qui jadis vous embraſoit, lorſque vous chantiez ces Héros qui firent trembler & *la Ligue & l'Ibere.* Pour moi bien different de tous mes Compatriotes, je me refuſe aux ſentimens d'un tas de Cenſeurs injuſtes qui, conduits, ou par le fil du préjugé, ou par des raiſons politiques qu'ils ont laiſſées fort à propos dans l'ombre du ſilence, ſe ſont butés à vous trouver froid & languiſſant où vous êtes plein de feu, & déteſtable où vous êtes excellent. L'erreur du Vulgaire n'a nulle priſe ſur moi; je trouve votre Poëme toujours digne de vous-même : on a beau le fronder,

Mon eſprit revolté s'obſtine à l'admirer.

Ce décry dans lequel votre derniere production ſemble vous avoir fait tomber, eſt un orage qui ſe diſſipera aux premiers rayons de la réflexion. Ce retour vous ſera, Monſieur, d'autant plus glorieux, que par-là vous allez forcer dorénavant le Français à vous admirer toujours, & à briſer tous ces traits critiques qu'il darde par une maligne habitude ſur les perſonnes qui courent un carriere diſtinguée. Conſolez-vous cependant de ce petit nuage qui a obſcurci un peu votre horiſon, à la vûe de beaucoup d'autres ouvrages recommandables qui ont eu le même ſort que le votre ; & qui dans la ſuite ont repris, comme je l'augure du vôtre, ce dégré de ſuperiorité dont on les avoit fait décheoir ſans fondement. Que d'excellentes Piéces de Théâtre, par exemple, ont penſé diſparaître à leur aurore, ſi leurs Auteurs n'euſſent appellé du Public orageux au Public raſſis, prudent & ſage. Vous ſçavez que la *Comedie du Grondeur* fut ſifflée impitoyablement, & renaquit de ſes cendres, ſi j'oſe parler ainſi. Tous les Ecrivains, il eſt vrai, ne jouiſſent pas de la même fortune. Que de peres aſſiſtent aux funerailles de leurs enfans ſuffoqués au milieu des bruïans ſifflets ! Pleins d'une patience ſurprenante, ils attendent que le Public revo-

que ses Arrêts en leur faveur ; mais semblable au Paysan d'Horace, ils attendent bien en vain.

Rusticus expectat dum defluat amnis, at ille
Labitur & labetur in omne volubilis ævum.

Vous n'êtes point, Monsieur, dans la position de ces derniers : les envieux & les faux Aristarques disparaîtront ; & ce qui a été l'objet d'une injuste critique, deviendra l'objet d'une juste admiration. Plein d'indignation contre vos Zoïles, j'ai conçu un dessein assez singulier ; c'est de faire publiquement l'Apologie de votre Poëme de Fontenoy, tel que vous l'avez donné dans la *sixiéme édition conforme à la septiéme*, &c. Je veux qu'à la lecture de cette Apologie que j'écris pour ma propre satisfaction, & pour vous montrer que le bon goût s'est conservé un asyle, je veux que le bandeau de l'erreur tombe de devant les yeux de vos Censeurs. J'entre en matiére.

Le Poëme de la Bataille de Fontenoy est un morceau achevé ; il n'est rien de si facile que s'en convaincre, pour peu que l'esprit ne s'opiniâtre pas à se faire illusion. En effet considerons d'abord le début de M. de Voltaire. *Quoi du siécle passé*, &c. Ne nous aveuglons pas, & nous y verrons briller l'art le plus ingenieux. Differens Rheteurs nous ont laissé differens modeles de *composition* ou d'*amplification*, tous choisis avec beaucoup de discernement. Celui que nous donne M. de Voltaire dans son début, passe tous ceux que nous ont laissé les Longins, les Hermogenes, les Quintiliens, les Rollins. Voici la PROPOSITION SIMPLE de l'Auteur du Poëme : *M. Despreaux a chanté le passage du Rhin, c'est une raison à tous les François pour chanter la Bataille de* Fontenoy : & voici comme il l'étend, la développe & la met dans tout son jour.

Quoi du siécle passé le fameux Satirique
Aura fait retentir la Trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses Défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cedant à nos Ayeux son onde & son rivage ?
Et vous quand votre Roi dans des Plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux Batailles,
Quand des bras de l'Hymen s'élançant au trépas,
Son Fils son digne Fils suit de si près ses pas ;
Vous heureux par ses Loix, vous grands par sa vaillance,
Français vous garderiez un indigne silence ?

Vous voyez que tout ce que touche M. de Voltaire se convertit en or ; qu'il fait regner par tout les graces & la solidité, & qu'il a conclu avec

beaucoup de justesse & de présence d'esprit que, puisque Boileau s'étoit avisé de chanter Louis XIV. Il n'est pas de Français qui ne soit tenu d'entreprendre le même au regard de Louis XV. C'est comme si quelque Poëte, sous l'Empire de Titus, eût invité tous les Romains à faire des vers à la louange de cet Empereur, parce qu'Horace avoit célébré Auguste; & cette invitation auroit été sans doute très-conséquente & très-spirituelle; je suis donc bien reçu à dire, *joli début, bonne conclusion*

M. de Voltaire est aussi heureux dans ses transitions que dans ses conséquences.

Il parle du Roi. Venez le contempler aux Champs de Fontenoy,

Voyez ce fier Saxon qu'on croit né sous sa Loi.

Admirez la vivacité avec laquelle il vous transporte, sans vous en appercevoir, d'un objet à un autre; comme de Louis, il vole au Héros Saxon. L'esprit ne s'attend pas à cette transition subite, il est surpris, frapé, mais agréablement.

Noailles pour son Roi plein d'un amour fidele,
Voit la France en son Maître, & ne regarde qu'elle.

J'ai entendu un essain de Critiques taxer ce dernier vers d'une profonde & respectable obscurité. On prétendoit même qu'il faisoit le *Galimatias*, & qu'il étoit impossible d'en saisir le sens, de quelque façon que l'imagination se repliât. Je repliquai aux personnes qui parloient de la sorte, qu'il ne faloit pas pour cela censurer les vers en question, afin de ne pas tomber dans l'inconvenient de ceux qui censurent ce qu'ils n'entendent pas. C'est le précepte de Quintilien : » Il faut, dit-il, être extremement circonspect » & très-retenu à prononcer sur les Ouvrages des grands Hommes, de peur » qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'en» tendons pas. *modestè tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronunciandum,* » *ne,* (*quod plerisque accidit*) *damnent que non intelligunt.*

On dit qu'un jour le fameux Evêque du Bellay Jean-Pierre le Camus étant en Espagne, & ne pouvant entendre un Sonnet de Lope de Vegue qui vivoit alors, pria ce Poëte de le lui expliquer; mais que Lope ayant lû & relû plusieurs fois son Sonnet, avoua tout franchement qu'il ne l'entendoit pas lui-même. Je suis très-assuré que le Poëte Français ne seroit point dans pareil embarras que l'Espagnol, si quelqu'un le prioit de se commenter ici.

De l'Empire Français l'indomptable genie
Brave auprès de son Roi leur foule réunie.

J'ai oui demander avec une curiosité bien pressante, si *de son Roi* se rapporroit à *l'indomptable genie*, ou à *l'Empire Français*; mais c'est vouloir arrêter mal-à-propos un Auteur à chaque pas qu'il fait.

Des Montagnes, des Bois, des Fleuves d'alentour
Tous les Dieux allarmés sortent de leur sejour;
La fortune s'enfuit, & voit avec colere
Que sans elle aujourd'huy la valeur va tout faire.

Cette fiction est vive, & exprimée heureusement; la fortune qui se trouve là *inopinément* pour s'enfuir tout à coup, est fort bien imaginée; mais l'énumeration des Montagnes des Bois, des Fleuves d'alentour, est le grand coup de pinceau. Il semble au premier coup d'œil que *de leur sejour* soit de trop dans les deux premiers vers, parce qu'il paraît d'abord que le sens soit que les Dieux alarmés sortent *des Montagnes*, *des Bois*, *& des Fleuves d'alentour*; auquel cas effectivement la construction ne seroit pas française; mais non : le sens est que tous les Dieux alarmés *des Montagnes*, *des Bois*, *des Fleuves* sortent de leur séjour, ou bien encore que *tous les Dieux des Montagnes*, *des Bois*, *& des Fleuves*, sortent alarmés de leur séjour : ainsi ces deux vers

Des Montagnes, des Bois, des Fleuves d'alentour
Tous les Dieux alarmés sortent de leur sejour

présentent un sens & une construction fort raisonnable, & sont très épiques.

Chefs, Officiers, Soldats l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirans, par le plomb renversés
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

Ce dernier vers se ressent de la noblesse de l'Epopée, & n'a point du tout l'air prosaïque, ainsi que d'ignorans Critiques l'ont prétendu : nos Héros expirans sous le fer, n'ont rien du caractere d'Argant, qui dans le Tasse ménace en mourant celui qui lui donne le coup de la mort.

Minnacciava morendo

Il ne convient qu'à un Barbare d'avoir dans ses derniers gestes & dans ses dernieres paroles quelque chose de fier, de superbe & de terrible.

Superbi formidabili feroci
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

Mais les Héros chez M. de Voltaire se contentent en mourant de pousser les derniers cris, & demander vengeance : cela est bien plus dans la nature.

Ces Ministres de Mars qui d'un vol si rapide
S'élancoient à la voix de leur Chef intrepide.

Ce nouveau changement a passé avec l'applaudissement de tous les Censeurs; mais cet applaudissement même m'est suspect. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens. J'aurois aussi du penchant à croire que les éloges des Critiques ne sont pas des éloges; & je crois avoir

apperçu ſur certains viſages l'effuſion d'une joie maligne cauſée vraiſemblablement par la ſouſtraction des noms des Officiers qui dans les Editions précedentes étoient portés dans le vers, & qui dans cette derniere ſont portés un peu incivilement dans la note. On s'imagine apparamment voir groſſir par-là le nombre des mécontens. Que l'eſprit humain s'abuſe facilement !

le jeune d'Aubeterre
Voit de ſa Legion tous les Chefs indomptés
Sous le glaive & le feu mourans à ſes côtés.

Le mot d'*indomptés* n'eſt point couſu à la fin du vers pour la *rime*, mais pour le *ſens*, ce qui forme une découverte charmante contre la vanité des Vainqueurs, & produit une penſée bien noble. En effet, quoi de plus beau que de mourir ſous le glaive de ſon ennemi ſans être dompté. La penſée n'eſt pas outrée, elle n'eſt que forte; & je la mets ſans façon au-deſſus de celle du Taſſe chez qui ce Sarazin qui meurt de la main de Tancrede, veut même en mourant paraitre n'être pas vaincu.

E Wol morendo, anco parer non vinto.

Le Poëte Italien pour rendre ſa penſée ſublime, n'avoit qu'à dire que ce Sarazin même en mourant n'étoit pas vaincu. *morendo non è vinto.*

Je te rends grace ô Mars Dieu de ſang, Dieu cruel,
La Race de Colbert ce Miniſtre immortel
Echappe en ce carnage à ta main ſanguinaire.

Cette action de grace que rend ici M. de Voltaire à Mars, eſt de préférence. *Nos Chefs & nos Officiers* échapés au carnage, ne doivent pas s'en formaliſer. Les Rois de la Terre ont leurs Créatures ; les Rois du Parnaſſe ont auſſi les leurs.

Guerchy n'eſt point frappé; la vertu peut te plaire.

Grammont, brave Luttaux de nos Français l'honneur, Craon, Longaunai, tous nos Héros enfin, que n'aviez-vous la vertu de Guerchy ?

Venez vaillante Elite honneur de nos Armées ;
Partez Fleches de feu, Grenades enflammées.

J'ai vû la ſanglante Critique lire & relire ces deux vers avec un ſouris malin & plein de fiel, il ſemble que plus les choſes ſont admirables, plus la baſſe jalouſie ſoit acharnée à leur prêter un ridicule qu'elles n'ont pas. M. de Voltaire, pour éviter *le défaut conſiderable* dans lequel a donné M. Deſpreaux, en diſant dans le paſſage du Rhin : (*a*)

Revel les ſuit de près ; ſous ce Chef redouté
Marche des CUIRASSIERS l'Eſcadron indompté.

M. de Voltaire, dis-je, a imaginé de caracteriſer les Grenadiers par des *Fléches de feu*, expreſſion qui n'eſt nullement tirée ni n'approche du Phébus,

(a) Voyez le diſcours préliminaire du Poëme.

& par des *Grenades enflammées*; le terme *de Grenade*, *comme le petit nombre de ceux qui connoiſſent notre Poëſie le ſçavent*, convenant mieux aux vers que le nom de *Grenadiers*. C'eſt donc avec beaucoup d'art que M. de Voltaire a dit :

> Partez Fléches de feu, Grenades enflammées.

Il faut être de bien mauvaiſe humeur pour trouver ce vers déteſtable.

> Richelieu qu'en tous lieux emporte ſon courage
> . . . .
> Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars.

Le retour du même ſon dans cet hémiſtiche

> Richelieu qu'en tous lieux

forme une eſpece d'Echo qui fait plaiſir, je ſuis auſſi enchanté de ces trois Divinités qu'on a ſçû adroitement loger enſemble dans un même vers ; & que l'on ne prétende pas que l'Amour s'eſt niché là malgré Minerve, *invita Minerva* ?

> On l'arrête, il revient, ardent infatigable :
> Ainſi qu'aux premiers tems par leurs coups redoublés
> Les Béliers enfonçoient les Ramparts ébranlés.

Voilà une des conſtructions de phraſe les plus nettes, qui puiſſe jamais tomber ſous les yeux d'un Sçavant. J'oſe aſſurer que la beauté de cette conſtruction a peut-être échapé à plus d'un Lecteur. Au ſujet du premier miſtiche

> On l'arrête, il revient

On a prétendu qu'un homme arrêté par une force ſuperieure, pouvoit bien ſurmonter l'obſtacle qui s'oppoſoit à ſa marche, & continuer ſa route, mais que cela ne s'appelloit pas *revenir*, parce que pour revenir, il faut avoir rebrouſſé chemin. M. de Voltaire, ai-je dit, à ces Cenſeurs a ſans doute eu de bonnes raiſons, lorſqu'il a lâché cette expreſſion : & ſi vous aviez le bonheur de l'entendre là deſſus, il vous démontreroit par des principes Neutoniens, qu'il y a une oppoſition auſſi parfaite entre *s'arrêter & revenir*, qu'entre *attraction* & *impulſion*.

> Il marche, il eſt ſemblable à ce Maître des Dieux
> Qui frapant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
> D'un front majeſtueux dirige les Tempêtes.

La Critique ignorante ne veut pas que Jupiter frape d'abord les *Titans*, & tonne enſuite ſur leurs têtes, parce que dit elle, après les avoir frapés, il ſeroit inutile de *diriger les Tempêtes*. Elle prétend que Jupiter doit d'abord tonner, & fraper enſuite. Mais cette Cenſure eſt pitoyable & porte à faux ; car le Maître des Dieux peut ſans doute ſuivre l'ordre qu'il lui plaît lorſqu'il lance ſon tonnere,

Sur un nuagé épais que des antres de l'Ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course
Les Vainqueurs des Valois descendent en courroux ;
Cumberland, disent-ils, nous n'esperons qu'en vous
Courage, rassemblez vos Legions altieres,
Bataves, revenez, défendez vos Barrieres,
Anglais, vous que la paix sembloit seule alarmer
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encore l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance

Cette harangue que font les Vainqueurs des Valois, est tout-à-fait dans le sublime. Qu'elle est forte & pressante ! qu'elle est majestueuse, & propre à faire impression sur un Peuple belliqueux que la paix seule semble alarmer ! quelle vivacité dans ces Vainqueurs qui descendent en couroux ! quelle délicatesse dans cette fiction ! Malgré ces grandes beautés, la Critique frondé toute la *tirade*. Elle prétend (Eh, que n'a-t'elle pas prétendu) 1°. Qu'il étoit tout à-fait puerile d'avertir d'où *venoit le vent* ou plutôt le nuage ; 2°. Que les vents qui viennent des *antres de l'Ourse*, étant sans contestation *Vents du Nord*, il étoit fort inutile de le dire : 3°. Que cette expression, *Bataves revenez*, n'est pas heureuse, à moins qu'on n'y entende finesse, & que les Bataves devoient *accourir* au lieu de revenir : 4°. Que le dernier vers est regulierement alambiqué. Eu égard à cette censure un des Quarante a mis à la marge de son exemplaire à côté des vers cités, BON POUR DU GALIMATIAS.

Il faut avouer que tout cela est censuré pitoyablement. Que les mécontens fassent mieux, s'ils peuvent, ou qu'ils gardent le silence. M. Locke dont le genie a fait un si grand honneur à l'Angleterre, étoit en ceci de mon sentiment. Il n'approuvoit pas ces gens qui ne travaillent qu'à dé- » truire sans rien établir. » Un bâtiment, disoit-il, leur déplait ? Ils y » trouvent de grands défauts ? Qu'ils le renversent, à la bonne heure, » pourvû, qu'ils tâchent d'en élever un autre à la place, s'il est possible.

Mais quand bien même M. de Voltaire auroit ici chancelé jusqu'au point de tomber, (ce que je ne sçaurois pourtant me persuader) cesse-t'il pour cela d'être moins grand ? » Si un grand personnage tombe, dit Seneque, » sa chûte ne diminue rien de sa grandeur. On a pour lui les mêmes égards » qu'on a pour les Temples démolis, dont on doit reverer jusqu'aux » ruines. *Si magnus vir cecidit, magnus jacuit : non magis illum putes contemni quam cum ædium sacrarum ruinæ calcantur, quas religiosi aqué ac stantes adorant.*

Je continuerois d'exposer aux yeux du Public ces vives clartés & toutes ces grandes beautés qui m'ont frapé dans le Poëme de la Bataille de Fontenoy, si je ne m'étois prescrit des bornes dans cette Apologie. Je dirai seulement, que les endroits où M. de Voltaire parle du Roy ne le cedent nullement à ce beau Poëme de M. Corneille sur les victoires de LOUIS XIV. en l'année 1667, lequel commence ainsi.

Manes des Grands Bourbons, brillans foudres de Guerre,
Qui fûtes & l'exemple & l'effroi de la Terre.

Corneille eſt ſi *joli* dans ces endroits de ſon Poëme où il celebre Louis le Grand, qu'on ne ſera pas fâché de relire ici ſes vers, d'autant plus qu'on verra par le paralelle, que M. Voltaire n'eſt point reſté au deſſous. Il ſembleroit que M. de Corneille auroit expreſſément voulu peindre LOUIS XV. Si l'on ne ſçavoit que tous les Bourbons ſont nés pour joindre aux aimables qualités de la paix ces vertus de la guerre qui les rendent redoutables à toute l'Europe.

. . . .

Tout eſt beau, tout eſt doux ſous de ſi grands Auſpices,
La peine a ſes plaiſirs, la mort a ſes délices,
Et de tant de travaux qu'il aime à partager,
On n'en voit que la gloire, & non pas le danger.
Il n'eſt pas de ces Rois, qui loin du bruit des armes,
Sous des lambris dorés donnent ordre aux alarmes,
Et traçant en repos d'ambitieux projets,
Prodiguent à couvert le ſang de leurs ſujets.
Il veut de ſa main propre enfler ſa renommée,
Voir de ſes propres yeux l'état de ſon Armée.

. . . .

Il montre à voir la mort, à la braver de près,
A mépriſer par-tout la grêle des Mouſquets;
Et lui-même eſſuyant leur plus noire tempête,
Par ſes propres perils acheter ſa conquête.
Tel le grand Saint Louis, la tige des Bourbons,
Lui-même du Soudan forçoit les bataillons;
Tel ſon ayeul Philippe acquit le nom d'Auguſte
Dans les fameux hazards d'une guerre auſſi juſte;
Avec le même front, avec la même ardeur,
Il terraſſa d'Othon la ſuberbe grandeur,
Couvrit devant ſes yeux la Flandre de ruines,
Et du ſang Allemand fit ruiſſeler Bovines.

. . . .

Parlez nouveaux Français, qui venez de connaître
Quel eſt votre bonheur d'avoir changé de maitre.

. . . .

Peuples repentez-vous de votre réſiſtance,
Il ramene en vos murs la joie & l'abondance;
Votre défaite en chaſſe un ſort plus rigoureux;
Si vous aviez vaincu vous ſeriez moins heureux.

. . . .

Pourſuis, Grand Roy, pourſuis, c'eſt par là qu'on s'aſſure
Un reſpect eternel chez la race future;
C'eſt par là que le Ciel prépare ton Dauphin
A remplir hautement ſon illuſtre deſtin

Il y repond sans peine ; & son jeune courage
Accuse incessamment la paresse de l'âge,
Toute son Ame vole après les Etendarts
Brûle de partager ta Gloire & tes Hazards,
D'aller ainsi que toi de Conquête en Conquête.
Conservez, justes Cieux ! & l'une & l'autre tête ;
Moderés mieux l'ardeur d'un Roy si généreux ;
Faites le souvenir qu'il fait seul tous nos vœux,
Que tout notre destin s'attache à sa personne,
Qu'il feroit d'un faux pas chanceler la Couronne ;
Et puisque ses perils nous forcent de trembler,
Du moins n'en souffrés point qui nous puisse accabler.

FIN.